

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 27 mai, 1851.

Monsieur le Rédacteur,

Le soleil n'est pas encore sorti de son couche royal que déjà des fanfares guerrières font retentir les airs de leurs mille voix. Les échos de la campagne de Rome les répètent à Penvi, et tout est sur pied dans la ville éternelle. Quel est donc ce bruit d'accablant à une heure aussi matinale? Pourquoi ce mouvement, ces croisées qui s'ouvrent, ces menchoirs qui s'agitent en signe d'adieu, ces cloches qui sonnent et ces voix qui se font entendre?

La raison la voici:
La terre d'Afrique, arrosée déjà du sang de tant de milliers de Français, réclame encore des bataillons de braves pour vaincre dans ses derniers retranchements un ennemi que, pendant tant d'années on a dû croire indéfectible; elle demande comme dernier sacrifice un suprême effort pour réduire à néant ces fanatiques enfants de Mahomet qui avaient fait le serment, bien souvent renouvelé, d'exterminer jusqu'au dernier Français qui oserait souiller le sol de l'Algérie. Malgré que la France ait répondu à tant d'aveuglement par de nombreux victoires, les derniers pharaons d'écume par la mort et le dégoût ont réuni leurs tronçons épars et ont recommencé une nouvelle agression contre son drapeau. Ils ont débute par le guet-à-pens et le brigandage. Retraite dans les régions les plus dangereuses pour les soldats français, ils les harcèlent joyeusement et ne cessent de les inquiéter du sein de leurs retraites impénétrables. Mais c'est en vain: un prix du sang de ses enfants, la France élargira encore les limites de ses conquêtes. Elle fera de l'Afrique une vaste colonie qui dans quelques dix ans sera un glorieux appanage de sa gloire et de sa prospérité.

Mais par le temps qui court, il n'y a pas une bayonnette, pas un sabre de trop en France. C'est donc à Rome que la nécessité des temps présents force de chercher des soldats; c'est au sein de notre armée d'occupation qu'on choisira quelques mille braves toujours prêts à verser leur sang pour la patrie. Et l'ordre est envoyé, de Paris, de faire partir immédiatement un nouveau régiment. Les rangs s'éclaircissent. Pêle-mêle se fait parmi les défenseurs et les soutiens du Souverain Pontife; mais il se serrent, et, si les circonstances l'exigent ils combattent avec le plus héroïque courage. Du reste, la cause du pape est la cause du principe social, la cause de Dieu, et en combattant pour une aussi sainte cause, Dieu sera au milieu d'eux.

Le signal est donné, les tambours battent le marche, la colonne s'avance, la musique fait entendre les airs les plus patriotiques et les plus harmonieux... Quand le régiment fut à l'extrémité de la petite plaine qui précède Rome, du côté de Civita-Vecchia, il s'arrêta. Tous les soldats se découvrirent et se retournèrent. Une dernière fois encore, ils voulaient saluer la ville éternelle; ils voulaient dire au dernier adieu à la couple de St. Pierre. Les larmes vinrent aux yeux de beaucoup d'entre eux. Oh! mon Dieu! s'écriaient quelques uns, que de grâces vous nous avez accordées pendant notre séjour dans cette sainte ville! Vous nous avez rempli de vos bienfaits, vous nous avez accordé la faveur de vous aimer, nous vous en remercions.

Un prélat les accompagnait. Parvenus assez loin de Rome, ils s'arrêtèrent de non-

veau. Le prélat leur adressa quelques mots d'affectueuse reconnaissance, et, après les avoir bénis, il les quitta en leur donnant rendez-vous dans un monde meilleur, s'il ne leur est pas donné de se revoir sur cette terre.

Après avoir dit adieu à leurs frères d'armes, les soldats qui restaient à Rome sont allés comme les jours précédents à leur travail quotidien. Chaque jour, pendant de longues heures, ils déploient une activité infatigable dans les divers travaux qu'ils ont entrepris pour garantir au besoin toutes les positions militaires. Ces mesures sont essentiellement nécessaires, et certes les catholiques de tous les pays ne peuvent qu'applaudir à tout ce qui tend à assurer la sécurité du pape. Les agents de Mazzini pullulent et emploient tous les moyens possibles pour corrompre ce qui ne l'est pas. Eux et leurs séides se répandent sur tous les points de Rome pour saper l'agitation et le désordre. Leurs attaques sont surtout dirigées depuis quelque temps contre les soldats français. *Courageux* comme le sont presque tous les romains, ils se réunissent facilement huit ou dix bien armés contre un seul ennemi de toute défense, et fondent sur lui en criant: *Vive la République!*

Pauvre République! serviras-tu éternellement de cri de guerre à cette tourbe d'assassins et de vagabonds!

Des soldats français entrent-ils dans un cabinet que vite quelques *bons citoyens* de la République romaine les excitent par tous les moyens possibles, les insultent et fondent sur eux à l'improviste.

Quelques optimistes taxent ces déplorables actions d'accidents fortuits. Mais ceux qui sont parfaitement au courant des affaires affirment que toutes ces petites actions insoufflées, sont un des nombreux branchages du vaste plan conçu pour exciter de nouveaux troubles révolutionnaires à Rome et dans toute la péninsule italienne.

Dans les corps nouvellement formés de l'armée pontificale il y a de très mauvais éléments. Sans s'en douter en admettant des soldats renforcés, très-grands admirateurs de Mazzini et consorts, et ennemis jurés du pouvoir temporel des papes. Certes, l'éloignement d'être dégoûté de tous manges à Rome je ne sais trop ce que deviendra l'austère Pie IX. Depuis le nord jusqu'au midi, et de l'avant jusqu'au couchant, l'Europe est comme sur un volcan; il lutte à toutes les étapes et presque à la merci des anarchistes. Il ne faut qu'une étincelle pour embraser toute sa surface, et la France et l'Italie sont le point de mire de toute l'Europe anarchique.

Le général Goumaz, qui veille avec tant d'énergie et de sollicitude pour cette ville de Rome toujours tant aimée, a été saisi d'indignation en apprenant les guet-à-pens dont ses soldats ont été victimes. Il a qualifié de la manière la plus rude les *humides* gens qui n'ont pas craint de se mettre *quarante-cinq* *armes contre trois* soldats français qui revenaient d'une corvée et qui par conséquent n'avaient point d'armes. C'est sans l'inspiration de l'indignation la plus vive qu'il a fait son ordre du jour, si terrible pour les aventuriers et les assassins de la République universelle. Grâce à cet ordre du jour, aucun soldat français ne pourra sortir désormais seul et sans armes, et à la moindre agression, au moindre geste qui leur seront adressés, ils devront faire usage de leurs armes. Vous voyez, Monsieur, qu'il n'en faudra pas davantage pour faire cesser toutes les agressions de messieurs les démocrates romains. Diable! pensent-ils, c'est dange-reux des français armés... Aussi ils n'ont pas s'y frotter; ils se contenteront de rentrer

dans leurs tanières et de conspirer tout à l'aise et sans danger.

On dirait que le Piémont rentre un peu dans le calme; pourtant je ne vous le garantis pas. Des personnes ordinairement bien informées assurent qu'il vient d'être conclu un concordat entre Rome et le gouvernement Sardes. A la demande de la Cour de Rome, le gouvernement consentirait à autoriser les Archevêques de Turin et Sinigaglia à rentrer dans leurs métropoles, et quelques dispositions seraient adoptées de part et d'autre. Tout cela peut être vrai, comme ça peut être aussi un petit calmant nécessaire pour faire prendre patience aux esprits. Quoiqu'il en soit, on se repose et on attend d'autres événements, peut-être quelque nouvelle inspiration de Milord Palmerston; car, vous ne devez pas ignorer que l'Italie préoccupe au plus haut degré le capitaine ministre de la reine Victoria. Ne dit-il pas, il à deux jours, ces paroles aussi inérogables qu'excentriques et que j'aurais tout au plus pardonnées à un rouge renforcé, que: "d'après le rapport de ses amis, la situation de Rome et des Etats Romains était de nature à affliger les personnes qui s'intéressent au sort de ce pays." Les journaux qui ont rapporté cela, n'ont pas dit si la chère excellence avait versé des larmes d'attendrissement et de pitié sur le sort de ces infortunés Romains! L'Italie devrait grandement déplorer de causer tant d'inquiétude, d'empêcher de dormir à cet honorable ministre. Sa seigneurie n'en peut plus; elle est prête à rendre armes et bagage. Si ce malheur lui arrive, ce sera grand dommage, car vraiment les Français, ces despotes féroces, feraient du peuple de l'Italie un peuple d'esclaves. Mais il n'en sera pas ainsi. D'après longtemps lord Palmerston a mis sa main de fer sur le Piémont; son influence y est toute puissante et le gouvernement de Turin aussi bien que les habitants courbent la tête et subissent cette domination. Toute la Péninsule aurait été forcée, bon gré mal gré, de subir cette influence, si la France et l'Autriche ne l'avaient pas contrariée dans l'Italie centrale. La France a préservé Rome et les Etats de l'Église, l'Autriche a préservé la Toscane. Cette bonne portion de l'Italie échappant à Milord Palmerston, il lui fallait forcément chercher sa revanche dans une autre partie. Il s'abat donc un beau jour dans le royaume des deux Siciles. Amourusement alléché par un double intérêt d'influence et de territoire, il met tout en œuvre pour réussir dans ses desseins. Son beau projet est de tâcher de soulever par la moitié le royaume des deux Siciles et d'en annexer la Sicile à la couronne d'Angleterre. Le noble Lord était poussé par l'esprit tentateur. Aussi il ne néglige rien et ne recule devant aucun sacrifice, et bientôt des émissaires révolutionnaires se mettent à la tête de nouveaux insurgés qui se battent avec rage et sont vaincus pendant longtemps l'assaut des troupes royales. Le roi de Naples aide de son fils lieutenant, le général Faldini, son tête à l'orage avec une énergie et un sang froid héroïque. Bientôt la révolution fut éteinte à Naples et en Sicile, et depuis ce temps là cette petite nation vit heureuse et tranquille. Tant de sécurité tant de bonheur ne font pas les affaires de Palmerston; aussi essaye-t-il encore de les troubler. Pourquoi l'amiral Parker est-il arrivé avec quelques vaisseaux de son escadre dans un des ports voisins de Naples? Pourquoi, au même temps, les réfugiés italiens réunis depuis deux ans à Malte s'agitent ils sous l'impulsion du gouvernement anglais? Si je ne craignais de fatiguer votre chère loyauté, je vous le di-

rais en toute sincérité... Le feu révolutionnaire ne s'allumerait pas facilement en Sicile. Peut-être soulevés ont joui d'une popularité aussi complète que le roi Ferdinand, non parce, qu'il séduisit son peuple par des phrases plus ou moins belles, par des promesses plus ou moins chimériques, mais parce qu'il le captive par sa justice, par ses bienfaits et par sa confiance sans restriction. Sa générosité pour ses sujets infortunés est immense; rien ne lui coûte, rien ne l'arrête. Il y a quelques jours seulement, à l'occasion des couches de la reine, il prit sur sa cassette personnelle une somme de sept-cents-mille francs pour qu'elle fut employée à rembourser au mont-de-piété les prêts faits aux classes les plus nécessiteuses de la population. Naguère il fondaient une maison de refuge pour les jeunes filles infortunées et repentantes. On dirait que le séjour de Pie IX dans son royaume lui a porté bonheur, car tout lui réussit; tous ses sujets le chérissent et sont prêts à verser leur sang pour lui. Malgré tous leurs efforts, Mazzini et ses agents ne font pas fortune; aussi commencent-ils à se lasser et à lancer tous leurs anathèmes et tous leurs mépris *contre des vices aussi variés*. C'est grand dommage, car peu de Napolitains ont eu le bonheur de lire le long factum démagogique de Mazzini!

Si Naples et la Sicile respirent en paix et recueillent tous les fruits de l'ordre moral, il n'en est pas de même dans cet infortuné Portugal où le chaos le plus compliqué règne et gouverne. On dit que derrière le rideau se cache lord Palmerston; est-ce vrai? Toutes les nouvelles qui parviennent de ce royaume font présager de désastres plus grands encore que ceux que nous connaissons déjà. C'est un triste et humiliant spectacle que celui que le Portugal donne au monde. Le héros de l'armée militaire d'Oporto a trouvé moyen, par hypocrisie, de se placer un peu en dehors des francs démagogues. A Lisbonne il y a eu quelques petites émeutes, quelques gouttes de sang répandu, mais rien de sérieux ne s'est encore manifesté. Beaucoup de rassemblements où il y a assaut de poumons, cris de toutes sortes. Oh! zuchis! On dit que la reine Dona Maria est sur le point d'abdiquer. Cela n'aurait rien d'étonnant; tout le monde le prévoit, chacun s'y attend. Le juste milieu où elle a cru s'arrêter n'enrayera pas sa décadence; et Saldanha, pas plus qu'elle ne s'arrêtera sur la pente où la révolte l'a placé. Tous deux sont sous le coup de la fatalité des révolutions qui érient sans relâche: "Marche! marche!"

La reine-mère d'Espagne, Dona Christine, s'est cassé la jambe; la reine Isabelle est dans une position très-intéressante; les élections des cortès ont eu lieu au milieu de calme le plus profond; une machine à vapeur qui a sauté, dans l'Andalousie, en tuant une dizaine de malheureux, voilà à peu près tout ce qu'il y a de nouveau en Espagne. J'allais pourtant oublier un grand acte dont tous les journaux espagnols se sont chaudement occupés. Je veux vous parler du Concordat. Comme il y a le pour et le contre dans tous les pays, certains journaux et certains personnages l'approuvent chaleureusement tandis que d'autres lancent feu et flamme contre ce traité. J'ignore à peu près quels griefs ces derniers journaux peuvent avoir pour raison, je sais seulement qu'il est une heureuse transaction entre divers intérêts qui attendaient avec impatience la décision de la cour de Rome. Ce Concordat a quarante-six articles qui tous sont empreints de la plus grande sagesse.

La Belgique a voulu faire un peu parler d'elle. La chambre des députés n'ayant rien

de mieux à faire, avait voté un ordre du jour peu favorable aux ministres, les ministres ne se sont pas fait tirer l'oreille pour donner leur démission. Mais voilà bientôt quinze jours qu'ils se sont déchargés du poids de leurs portefeuilles et les nouveaux ministres ne reviennent pas. On dit que faute de mieux, les anciens ministres, régénérés à la fontaine de jouvence, vont reprendre leurs anciens postes. C'est de la comédie parlementaire.

En Angleterre, on continue toujours à se battre pour rife à la chambre des communes. On veut bien fustiger une victime telle que Lord John Russell ou lord Palmerston, mais on ne veut pas faire tomber le ministère par pure question d'économie; car qui osera siéger sur ces bancs, puisque pour y arriver il faut passer par des centaines de boutiques de liquoristes ou de brasseurs. La dépense que tout membre de cette assemblée fait pour son élection varie de 9,000 à 10,000 livres sterling — Au fait, en Angleterre comme en Portugal, la même attente et la même incertitude régne. Un peu plutôt un peu plus tard, le ministère Palmerston-Russell et la reine Dona Maria tomberont; celui-ci se brisant contre le bill religieux, celle-la contre une abdication, toute comme Louis Philippe c'est brisé contre une question de régence. Demandez donc des manifestations de la justice de Dieu, hommes aveugles!

Le R. P. De Ravignan a ouvert l'Exhibition Catholique à Londres le 1er dimanche de mai. Deux autres célèbres prédicateurs doivent venir le secourir. On dit que les Anglais ne dorment plus depuis quelques temps, tant ils redoutent le voisinage des catholiques. C'est très-malheureux pour eux!

Je vous parlerais bien de l'exposition plus ou moins universelle, mais le temps et l'espace me manquent. Laissons donc les Chinois et les Turcs se promener dans la cité; laissons les anglais, amoureux jusqu'à la folie des ombrelles, pénétrer jusque dans le palais de cristal avec ce joli petit agrément, d'origine et fabrication française, malgré que le soleil au dehors soit enveloppé de brouillards, et disons quelques petits mots sur la France.

Les divisions de parti modéré font battre des mains aux réfugiés de Londres et de la Suisse. M. Ledru-Rollin espère être nommé président de la République. Il parle de se constituer prisonnier quelques jours avant son élection afin qu'elle puisse être légitime. M. Ledru-Rollin dans cette dernière hypothèse changera sans doute d'avis, car sa présidence pour rira; pourrait bien changer en prison tout de bon.

M. le général Oudinot De Reggio a été nommé grand officier de la Légion d'honneur, un suprême degré de cet ordre qui puisse être conféré. Quarante-cinq années de service, trois graves blessures reçues sur les champs de batailles d'Allemagne, d'Italie et d'Algérie, tels sont les titres qui ont valu une si honorable décoration au vaillant capitaine qui a dirigé le siège de Rome avec tant de sagesse et de gloire. Encore un vaillant fait d'armes et le général Oudinot recevra le bâton de maréchal de France. On a distribué à l'assemblée le rapport de M. Chaptal qui repousse à l'unanimité la proposition de quelques intégrés citoyens rouges qui demandaient la suppression du chapitre de St. Denis, près Paris. L'assemblée a adopté sans discussion un projet de loi pour l'ouverture d'un crédit de 34 mille francs destinés au monument à élever à la mémoire de l'archevêque de Paris, martyr de nos discordes. Soixante montagnards ont trouvé néanmoins que la France n'était pas assez riche pour payer la palme terrestre de l'illustre prélat. Si l'ave-

FRÉDÉRIC.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Pardieu!... si je le savais... je te jure bien que je lui ferais passer un mauvais quart d'heure à celui-là.

Oh! là, ma tête! murmura Georges, qui était appuyé contre le mur, tant ses membres tremblaient.

La supériorité d'Obrice n'avait pas été longue, et ses yeux interrogateurs étaient attachés sur le jeune républicain. Il s'approcha de lui et à son tour lui prit la main:

Tu connais cette écriture, Georges?

Moi! non! balbutia celui-ci.

Georges... ce trouble... cette fièvre qui fait trembler tout ton corps... Tu connais cette écriture...

La figure de Georges était tellement altérée, qu'on eût dit celle d'un fou. Il ne répondit pas, mais il laissa échapper la lettre et se prit le visage dans les mains avec un senti-

ment de profonde désolation. Sa pensée ne lui appartenait déjà plus. Obrice avait fait une trop profonde étude du cœur humain pour ne pas comprendre que les sentiments les plus extrêmes peuvent seuls donner une si immense douleur.

Il garde un instant le silence, observant avec son air féroce le jeune républicain.

Georges, reprit-il ensuite, cette écriture est celle... d'une... femme!

Qui ça dit cela? murmura Georges égaré.

Cette femme est celle que tu aimes!

Cette femme! cette lettre!... oh! infamie!... Donne-la moi!... où est-elle? J'ai mal lu!... ce n'est pas possible! Donne-la moi que je la déchire avec mes dents!

Tout est possible, dit Obrice de sa voix rude.

Cette femme, c'est la nièce de Gracchus.

La... nièce... murmura Georges, dont les lèvres étaient plus blanches que le suaire d'un mort.

Ce Gracchus ne m'allait qu'à moitié... Cette jeune fille est une infamie! S'écria le jeune montagnard avec une explosion terrible. Une lâche espionne qui a abusé de mon amour.

Obrice posa la main sur l'épaule de Georges, et lui dit d'une voix frémissante:

Ne t'avais-je pas dit, Georges, "N'aimes pas! n'aimes pas! l'amour, c'est le serpent qui tue..." c'est le poison qui dévore! Te voilà comme il était, lui!... des larmes dans les yeux et dans la voix! la fièvre et la mort dans l'âme!... enfant! enfant!

Où, mais enfant qui se venge, Obrice, enfant qui tue! Oh! je ne me briserai pas

la tête avec une balle, moi!... je me vengerai! je me vengerai!

A la bonne heure! tu comprends la vengeance, sois tranquille, je l'aiderai et je me chargerai des préliminaires.

Où, où! n'est-ce pas!... car vois-tu mon cœur pourrait faillir... sa voix est si douce, son visage si pur. C'est la voix... le visage d'un ange... Mais comprends-tu Obrice que la lâcheté d'une femme puisse descendre aussi bas? Pour elle j'aurais déchiré ma poitrine et donné mon cœur à fouler à ses pieds... Infamie! lâche! lâche!... Oh! comme je la briserai!... l'étouffe ici, l'étouffe!

Et si s'élança hors de la chambre.

Obrice penché sur le seuil de la porte, le regarda un instant s'éloigner.

Pauvre Georges, dit-il, il a eu des accents qui m'ont rappelé... La douleur n'a qu'une même voix pour sangloter... Oh! mon fils! mon fils!

Il cessa de parler. Sa pensée s'étouffait sa voix. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit pour laisser entrer l'air du dehors.

Il a raison, murmura-t-il d'une voix creuse, on étouffe ici!

Un instant après, il se releva d'un mouvement brusque. Un éclair effroyable avait illuminé son cerveau:

Si c'était lui!... si c'était elle!... s'écria-t-il avec un rugissement féroce.

Il se mit à rire d'un rire cruel.

Tu es fou Obrice... tu veux que cette jeune fille... et cependant... cependant!

Et lui aussi, s'élança dans l'escalier, s'éloi-

gnant comme l'avait fait Georges d'un pas rapide.

L'un était poussé par le désespoir, l'autre par la haine:

Georges était comme un fou; des déchirements affreux mutilaient sa poitrine. En marchant il s'appuyait presque à chaque pas pour ne pas tomber. Tantôt il restait immobile, tantôt au contraire sa marche était fiévreuse.

Autour d'une rue il s'arrêta, et se prit le visage dans les mains, sans faire attention que chacun le regardait en passant. Quo lui importait cette vie indifférente et tumultueuse qui se passait autour de lui? Il n'entendait que les bruits de son cœur en lambeaux.

Oh! infamie! disait-il entre ses dents. J'étais pour elle un instrument!... un jouet!... un espion!... ah! moi pauvre cœur!... Et semblable à un insensé, il se frappait la tête contre le mur. C'est que Georges avait été jeté d'un seul coup, du ciel resplendissant de son amour dans la fange d'un abîme de mensonges; c'est qu'il avait ouvert sa vie et son âme à une confiance immense; c'est qu'il avait donné à Jeanne tout cet élan, toute cette foi aveugle d'une première affection tendre, qui s'infiltrait dans le cœur et devient le regard de vos yeux et la voix de votre bouche. C'est que cette lettre!... lettre infamie qu'il avait broyée entre ses doigts, avait brisé tout cela d'un seul coup, amour, foi, croyance.

Les tempêtes que Dieu envoie sur l'océan ne sont rien auprès de la tempête qu'une telle douleur amasse dans la poitrine.

Oh! le jeune et ardent républicain était bien tout entier ébranlé par cet anéantissement de lui-même; plus rien ne vivait autour de lui que la rage insensée qui s'amoncelait dans sa tête. Il mettait dans sa désolation toute la sauvage énergie de sa nature. Se souvenait-il que ce jour était un jour néfaste, terrible pour les révolutionnaires? Il avait tout oublié, hormis les caractères tracés sur ce papier. Il avait oublié que Danton, ce superbe colosse de la révolution, cette monstruosité de la liberté Camille Desmoullins, Fabre d'Églantine, Laeroix, Hébert de Sèchelles, devaient à leur tour aller s'agenouiller sur les planches glissantes de l'échafaud. Il avait oublié que cette heure, était celle où ces hommes tout à l'heure si populaires encore, si applaudis de la foule, si adorés de tous avec des trépignements fiévreux, allaient signer de leur sang les premières pages de l'expiation.

Que lui importait que Danton mourût, Jeanne l'avait trahi! Que lui importait que la hache du bourreau fit tomber la tête de Camille Desmoullins, Jeanne l'avait trahi!

Il n'entendait pas les cris de la rue, qui déjà arrivaient jusqu'à lui, et il ne s'apercevait pas que la justice de Dieu voulait qu'il y passât, têtes nues et mains garottées, ces meurtriers de la France.

Et cependant ce funèbre chariot avançait, traînant ses victimes comme il avait traîné Marie Antoinette, reine de France, huit jours avant, Hébert et Momoro, comme il traînait tous les jours les têtes à couper.

La foule débordait autour de lui, et le pres-